

Maurice Blanchot, « L'Art de la nouvelle »

Journal des débats politiques et littéraires, n°1081, 21 juillet 1943 (extraits)

Dans une préface à un livre de M. Jean Fougères, M. Marcel Arland se demande pourquoi les livres de nouvelles sont peu goûtés du public. Le sont-ils si peu ? On en doute lorsqu'on pense aux écrivains qui sont supérieurs dans cet art, et d'abord à M. Arland lui-même. Mais s'il est vrai que les lecteurs préfèrent les romans ou du moins y reconnaissent un genre plus admirable, il faut en accuser la médiocrité ordinaire des auteurs qui cherchent dans les récits de peu de pages une issue à leur paresse, et les aiment pour la facilité qu'ils y trouvent. (...)

L'une des difficultés propres de la nouvelle c'est qu'elle est complète et parfaite en elle-même et que cependant elle prend généralement place dans un recueil dans l'unité doit être véritable. Cette exigence n'est pas simple artifice. Un livre est un livre ; il est ce qu'il doit être ; s'il est composé d'éléments qui s'ajoutent par une croissance fortuite extérieure, un rien pourra le défaire et il sera toujours moins que ce dont il est fait. L'une des perfections des nouvelles de M. Arland c'est qu'elles sont indépendantes et qu'elles forment une suite qui ne peut se rompre. Chacune d'elle exprime tout l'ouvrage, elle est elle-même et tout ce qu'elle deviendra en se composant avec toutes les autres. On en entend la voix unique et on pressent l'harmonie qu'elle doit former dans un chœur encore absent. L'écho est comme antérieur au son primitif, vide qu'il appelle dans un silence organisé déjà prêt à s'éveiller en musique. Cette continuité mystérieuse entre des moments que l'apparence sépare nous paraît être un des charmes singuliers des recueils de nouvelles, et il nous semble difficile d'en accepter l'oubli. Rien de plus beau que cette imitation du temps où les jours des uns s'ajoutent aux jours des autres pour constituer le secret d'une existence identique et toute dissemblable. (...)

Il n'est pas d'art donc on profite plus heureusement que celui de M. Marcel Aymé, mais il n'en est guère pour lequel tout commentaire paraisse aussi inutile. Ce n'est pas qu'en général la fantaisie soit rebelle à l'analyse ou qu'elle soit si transparente que le regard on la traversant ne puisse étudier son plaisir ni reconnaître les causes de sa vision ; mais, chez M. Marcel Aymé, les ingrédients sont bien visibles ; tout au dehors, ils se montrent effrontément comme un appât à la critique, et chaque conte proclame : « *Voilà de quoi je suis fait ; rien de plus facile que de me réduire à mes éléments ; rien de moins digne d'un esprit interrogateur que de ne pas trouver le secret de mon mécanisme ; je me répète volontiers et j'obéis à une sorte de recette qui me permet de me réinventer indéfiniment ; tout cela est à la portée du premier observateur venu* ». En vérité, si c'est un piège, ne peuvent y tomber que ceux qui, regardant l'envers d'une tapisserie, ne sont pas étonnés de le voir exactement pareil à l'endroit. Sans doute, il est facile de dire que les contes de M. Aymé, d'un point de départ invraisemblable et injustifié, s'en vont au dénouement par une suite régulière de conséquences qui sont non pas strictement logiques, mais de cette logique qui est celle de l'humanité banale et moyenne, que les prémisses extraordinaires donnent lieu à une conclusion extraordinaire en empruntant le mouvement le plus ordinaire des sentiments, que l'invention du baroque du commencement réussit à la fois à épuiser toute la fécondité de sa bizarrerie et à se dérouler selon les moyens de la réalité courante, que cette collaboration n'est possible que par intervention narquoise et naïve, affectée et naturelle du conteur qui semble suivre paresseusement la molle dérive de son conte et en tire doucement par un fil doré tout ce qu'il contient de précieux, d'extravagant, de naturel, qu'enfin de ce mélange de réalisme et de caprices, d'invention arbitraire et d'observation juste résulte un charme tendre qui n'est que la traduction d'un profond sentiment humain. Cette analyse a peut-être sa vérité, mais il faut dire qu'elle ne nous intéresse pas beaucoup. Son seul mérite est de rendre évident ce qui lui échappe, de nous rappeler que, si le schéma des contes est souvent rigoureux, nous sommes, à cause de cette rigueur, surtout sensibles à la spontanéité qui s'y écoule ; que si l'auteur affecte une présence d'esprit trop visible, c'est sa distraction dont le jeu oisif fait de nous comme des dormeurs enchantés. Tout ce qui paraît justifier si précisément les contes de son dernier recueil, « Le Passe-muraille » (éditions Gallimard), révèle aussi qu'il n'est pas raisonnable de leur assigner une fin ; nous ne voulons qu'être consentement, docilité et, comme dans le sommeil, obéissance confiante aux images ; en tout cas, repoussant la tentation perfide de l'auteur qui met à l'extérieur les formules propres à expliquer son art, nous en cueillons le plaisir en refusant d'y ajouter celui de croire le comprendre. L'unité des dix contes du « Passe-muraille » est suffisante pour nous donner l'impression d'un monde véritable, auquel nous avons accès par des portes différentes et où nous nous retrouvons si nous sommes capables de nous y perdre sans arrière-pensée. C'est là la récompense d'une lecture naturelle. (...)